

Sur la portée du temps, de bien différentes musiques

Renaissance en Paganie d'Andrée Ferretti, Montréal, l'Hexagone, 1987, 82 p., 14,95\$.

Le Sexe des étoiles de Monique Proulx, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 142 p.

L'Académie du désir de Michel Khalo, Montréal, VLB éditeur, 1987, 279 p., 14,95\$.

Jean-Roch Boivin

Number 48, Winter 1987–1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1987). Review of [Sur la portée du temps, de bien différentes musiques / *Renaissance en Paganie* d'Andrée Ferretti, Montréal, l'Hexagone, 1987, 82 p., 14,95\$. / *Le Sexe des étoiles* de Monique Proulx, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 142 p. / *L'Académie du désir* de Michel Khalo, Montréal, VLB éditeur, 1987, 279 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (48), 24–26.

par Jean-Roch Boivin

SUR LA PORTÉE DU TEMPS, DE BIEN DIFFÉRENTES MUSIQUES

Renaissance en Paganie d'Andrée Ferretti, Montréal, l'Hexagone, 1987, 82 p., 14,95\$.

Le Sexe des étoiles de Monique Proulx, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 142 p.

L'Académie du désir de Michel Khalo, Montréal, VLB éditeur, 1987, 279 p., 14,95\$.

J'ai lu depuis le printemps dernier tant d'excellents et d'exceptionnels premiers romans d'auteurs québécois, qu'en choisir trois aurait été pénible et odieux. Je les ai donc laissés m'attraper en temps voulu. Je n'aurai à convaincre personne qui les a lus que *Katana* de Paul Ohl, *La Femme de Sath* d'Andrée A. Michaud, *Un jour à Vaudor* de Jacques Rioux, *Rose-Rouge* de Vera Pollak et *Nichan* de Christian Beaulieu nous révèlent de véritables écrivains qui publieront encore, il n'y a aucun risque à le parier. Ils offrent un panorama littéraire impressionnant par la variété, le contraste et la richesse des styles, des imaginaires, des sujets et des formes romanesques. Les premiers mois de la vie d'un livre sont critiques pour sa survie. Les libraires le savent et les auteurs paient pour l'apprendre. Les éditeurs aussi le savent. Sauf qu'eux, ils sont subventionnés en tant qu'industrie culturelle offrant un débouché aux plumitifs et aux producteurs de papier. Ce qui les amène à adopter des politiques que vous et moi n'avons pas à comprendre.

À Québec/Amérique, on a du flair et le goût du risque. On a surtout une attachée de presse qui connaît son métier et le fait par amour. C'est ainsi qu'on a fait un best-seller de *Katana* qui n'est pas un roman facile et qu'on a obtenu l'attention de la critique pour *La Femme de Sath* qui n'a rien d'un roman populaire. Aux Quinze, où l'on a pourtant une compétition maison pour les premiers romans (le Prix Robert-Cliche), on pu-

blie les meilleurs hors compétition, donc hors saison. À preuve, *Rose-Rouge*, cette année et *Le Souffle de l'Harmattan*, l'an dernier. On ne peut qu'admirer la témérité de Christian Beaulieu qui publie son roman chez un éditeur inconnu. Chez Guérin où l'on fait dans le manuel scolaire, on fait dans la littérature comme les dames patronnesses dans les bonnes oeuvres. C'est ainsi que l'on accorde à Jacques Rioux le second Prix Guérin. Pour savoir ce qu'il en est de ce prix, il faut faire du journalisme d'enquête. *It's not my cup of tea!* J'apprendrai cependant qu'il n'y eut pas de premier prix! Attribués conjointement par Guérin et L'Âge d'Homme, il y eut deux seconds prix. Jury trop hautain pour trouver les manuscrits primés dignes du premier prix, ou alors jury trop rempli d'équanimité?

Tout occupé à ceux-là, je vis le roman d'Andrée Ferretti paraître et échapper à ma convoitise jusqu'à ce qu'il se mette à me faire des signes dans la pile de premiers romans que m'offrait *Lettres québécoises* pour composer le menu de cette chronique. J'ai été subjugué. Quant au roman de Monique Proulx, je n'ai pas eu à faire de bassesses, mais j'y étais prêt. Sans peur et sans reproche! j'ai pu lire goulûment une copie du manuscrit. Michel Khalo? Je l'avais vu aux *Dimanches de Clémence*. On y allait d'éloge pour un roman complexe tout en manifestant, me sembla-t-il, une certaine perplexité. Outre que d'être écrits par des écrivain(e)s en pleine possession de leurs moyens, ces trois romans ont en commun une belle audace.

Le temps perdu retrouvé

De l'audace, il en fallait, et du courage aussi de la part de Ferretti, pour convoquer Hypatie d'Alexandrie et Hubert Aquin à un rendez-vous d'amour. Toutes les aventures, fussent-elles littéraires,

commencent par un accident. C'est sur l'ordinateur de la Bibliothèque Nationale qu'ils se rencontrent par la vertu de leurs initiales communes, l'avenir repêchant le passé.

Aquin s'est suicidé, Hypatie est morte sous la torture. « Cette fin pareillement abrupte de nos vies l'a confortée dans sa conviction d'avoir rencontré, enfin, les rebelles exemplaires qu'elle cherchait depuis si longtemps. » (p. 15) Sur la table de l'étudiante, à livres ouverts, l'écrivain québécois fait connaissance avec Hypatie d'Alexandrie, philosophe, mathématicienne et astronome, morte assassinée par ordre du supermétropolitain Cyrille, qui deviendra saint. C'est Aquin qui assume la narration et, pour se faire connaître d'elle, il devra expliquer d'où il vient dans le temps, ce que fut cette vie à laquelle il décida de mettre fin et ce qui advint pendant ces quinze siècles qui les ont séparés, « chassant la pensée terrifiante qu'elle est morte prématurément pour rien » (p. 29). Lui qui ne voulait pas souffrir d'une vie rétrécie dé-





Andrée Ferretti

couvre qu'Hypatie garde cette foi en l'homme qui lui permit d'accepter la souffrance du martyr au nom de la liberté de pensée. Cinq cents ans après Jésus-Christ, l'Église catholique triomphait alors du paganisme et préfigurait «l'avènement des pensées totalitaires» (p. 30).

Lui, l'intransigent, l'ulcéré, la voit accepter stoïquement la destruction de son unique ouvrage dans le sac du Musée, par les gyrovagues au service de Cyrille. Et il revit sa rage à lui. «Je souffrais, ô ma pensée, de savoir que pendant des décennies encore tu ne pourrais qu'errer sur des chemins fermés, emprunter des figures étrangères pour paraître aux yeux des tiens, te faire folklorique pour être reconnue des autres.» (p. 39)

Ce récit et ce dialogue que tient Aquin avec Hypatie n'est rendu possible que par la passion de la spécialiste, Élane Rivière, qui, à une table de la Bibliothèque Nationale, les convie, par-delà le temps. Parfois, il se penche par-dessus son épaule et ce qu'il lit lui ferait croire que la mort est insignifiante. Tant qu'existeront les livres, il se trouvera des Élane Rivière pour sortir les Hypatie et les Aquin de l'oubli, pour perpétuer la foi en l'homme et le refus des dogmes. C'est à elle que l'auteure réserve les dernières lignes de son livre, épilogue et conclusion: «sauf à la mettre sans cesse en jeu, la vie se remplit de minuties et de soumissions qui l'étouffent à sa source et à notre insu.» (p. 82)

Il faut beaucoup plus que du talent pour écrire un livre si mince et si important. Chargé d'érudition, et pourtant écrit dans une langue simple, dans un style presque laconique, sobrement lyrique lorsque se présente la beauté qui a les contours de la vérité. Cela provoque l'éblouissement, l'adhésion et le goût du vrai courage. On se prend à espérer la

renaissance en Paganie. Ce qui n'est pas mince!

Camille, avatar d'Hypatie

Publier le premier roman de Monique Proulx, après le succès de son recueil de nouvelles *Sans cœur et sans reproche*, c'est courir le risque de publier le best-seller de l'automne et, si on le traduit, d'envoyer se rhabiller le John Irving de *The World According to Garp* et le Tom Robbins de *Even Cow-Girls Get the Blues*. Je vois déjà Jean-Claude Lauzon en faire un film! En lisant Ferretti, je m'arrêtais souvent pour réfléchir et rêvasser, la lecture y invitait. En lisant Proulx, je m'en mettais plein la face et découvrais qu'il est impossible de lire en riant. Non pas que le propos ne soit pas sérieux, mais l'auteure semble croire que de ce côté-ci des étoiles, l'univers est tout simplement désopilant, complètement détraqué.

Dans ce roman, le personnage le plus attachant est celui de Camille, une adolescente toute prête à devenir une femme à part entière, amoureuse du plus beau gars de sa classe, Lucky Poitras, le mieux habillé, le plus désinvolte et celui qui a assez d'argent pour faire des lignes de coke dans les corridors de l'école. Le pire, c'est que Camille, cette petite femme, sait déjà que c'est impossible. Il lui a dit avec une belle candeur et une totale franchise qu'elle était bien trop intelligente pour lui:

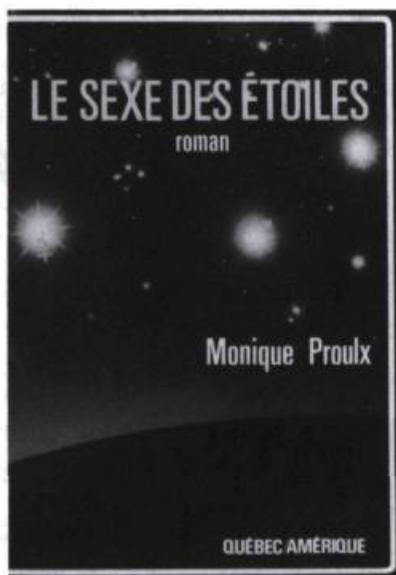
«Mais elle connaissait la réponse au fond, l'intelligence était une malédiction en ce bas-monde, l'intelligence était ce qui faisait qu'elle restait seule les heures de lunch, les soirs et les mois de vacances, [...] l'intelligence était une monstruosité chez les filles et la condamnerait à passer sa vie derrière un télescope géant, seule comme une sauvage. Elle s'était trompée de sexe et d'univers.» (p. 42)

Camille est passionnée d'astrophysique, ce qui lui donne, comme Hypatie, un point de vue bien particulier pour regarder les humains danser leurs sets carrés. Il faut compter sur Monique Proulx pour donner à Camille du fil à retordre avec les adultes qui s'occupent eux, de donner de la réalité à l'infiniment petit des humaines passions. Sa mère, Michèle, joue son rôle avec tout le sérieux nécessaire, qui la conduira dans les bras du psychologue de l'école, cauteleux et bien-pensant, qui ne vaincra jamais le mutisme superbe de Camille.

Cette dernière n'a d'ailleurs pas besoin d'une mère qu'elle dépasse de deux ou trois longueurs. Elle a davantage be-



Monique Proulx

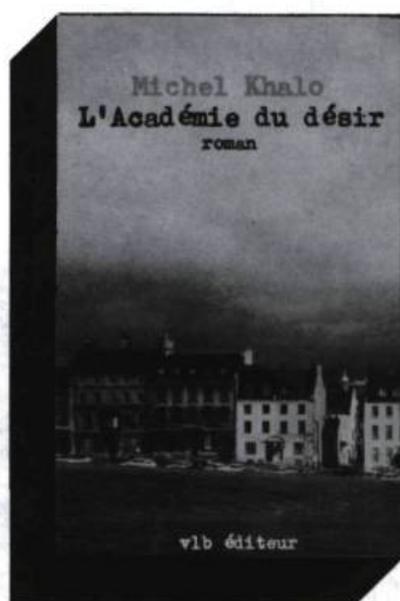


La philosophie dans le boudoir

De sexe, dans ce long roman, il sera question avant tout. Hétéro, homo, sado maso, etc. Celui qu'on pratique et celui qu'on se raconte. Y a-t-il une différence? Voyez-vous la différence? Les personnages foisonnent, dont nous connaissons les moeurs intimes et les fantasmes les plus singuliers. Il y a dans ce livre tout ce que la littérature a pu inventer de procédés, des plus nobles (?) aux plus faciles. Khalo n'est pas homme à reculer devant un jeu de mots. On aura droit à des recettes en encadré, à des citations en latin, en italien, en espagnol et en anglais, à des haïkus, des fragments de poèmes, des chansons. Ce n'est pas tout! L'auteur nous fournit même un thème musical récurrent, paroles et musique (pour ceux qui peuvent la lire). Clin d'oeil à Kundera? Certainement! Les clin d'oeil de connivence culturelle abondent. Au point que le lecteur finit par avoir peur d'être pris en défaut. Il y a un jardinier bien membré qui n'est pas sans faire penser au garde-forestier de Lady Chatterley. L'ombre du Divin Marquis et celle de Lautreámont rôdent entre les lignes de cette exploration des voies du désir. En fait, tout un patronage culturel se bouscule et nous enfarge. Il n'y a pas de scène qui ne suggère un tableau, une séquence de film, un air de chanson, un personnage d'un autre roman. La culture de l'auteur est éblouissante. Étourdissante. Qu'il parle de la Kabbale ou de drogue, il sait de quoi il retourne.

Je ne me risquerai pas à raconter une intrigue compliquée à souhait, puisque dans le récit de l'enquête du narrateur (un crime a été commis) s'imbriquent des passages du roman de Raoul Vianney (l'assassin), du journal intime de Sillery Chateureau (la victime), du *Traité de la spéléologie humaine* du Docteur Zachée (ami et médecin de la victime) et les propres (?) réminiscences d'Angèle (femme du narrateur et nièce de Sillery). Il s'agit donc d'une aventure littéraire, d'un porno bon chic bon genre qui devrait faire les délices des professeurs de littérature qui voudraient faire passer un test de culture à leurs étudiants.

Michel Khalo est un écrivain virtuose. Il sait raconter, décrire, éblouir et titiller. Très peu émouvoir. Son maniérisme suranné nous empêche d'éprouver pour ses personnages autre chose qu'un voyeurisme de bon aloi. □



Bibliographie

- Katana* de Paul Ohl, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 493 p.
La Femme de Sath d'Andrée A. Michaud, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 152 p.
Un jour à Vaudor de Jacques Rioux, Montréal, Guérin littérature, 1987, 429 p.
Rose-Rouge de Véra Pollak, Montréal, Quinze, 1987, 235 p.
Nichan de Christian Beaulieu, Saint-Constant, BPRP Éditeur, 1987, 243 p., 19,95\$.
Sans coeur et sans reproche de Monique Proulx, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 148 p.

soin de son père, Marie-Pierre, microbiologiste de renom qui, un jour, décida qu'il n'avait qu'une vie à vivre et la vivrait en femme. Il est devenu transsexuel. Marie-Pierre est d'ailleurs d'une beauté qui ne laisse personne indifférent et d'une liberté comme on n'en voit pas souvent. À l'écrire, je m'aperçois que cela semble farfelu. Or, au contraire, les farfelus de cette histoire, c'est la mère Michèle et son psy, l'écrivain Dominique Larue qui ne sait plus bander et veut écrire l'histoire de Marie-Pierre, et le père de l'écrivain qui va mourir, misérablement empoisonné par ses secrets.

Camille, digne avatar d'Hypatie, est fascinée par les quasars, les naines blanches et les trous noirs, ces aspirateurs du cosmos. Un autre personnage du roman, important même s'il se fait discret, c'est celui de Gaby, recherchiste à la radio, femme de carrière au coeur tendre et à la tête froide, libérée s'il en est, qui offre le gîte à Marie-Pierre et découvre les aléas de l'égalité des sexes.

L'humour sans quartier de Monique Proulx a cette qualité de savoir montrer que la réalité la plus plausible est la plus farfelue. Que ce que nous préférons fantasmer comme réalité convenue ne tient pas à la face des étoiles. On dit que les meilleurs romans sont ceux qu'on souhaiterait avoir écrit soi-même et c'est exactement ce que je pense!